

reçu partout avec enthousiasme ; ses amis le comblèrent de caresses ; il trouva toutes les bourses ouvertes... mais il n'y avait rien dedans.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria l'un des plus fervens. Est-ce que madame Harpagon n'est pas là ?

Madame Harpagon était une ancienne blanchisseuse devenue usurière et jouissant dans le pays latin d'une notoriété justement méritée. On l'avait classiquement surnommée madame Harpagon, en raison de son honorable profession et des qualités toutes spéciales qu'elle y déployait.

— Quelle plaisanterie ! dit Robert. Comme si Mme Harpagon ne me connaissait pas depuis longtemps et n'avait pas pris ma signature en profond dédain.

— Bah ! nous allons faire un billet et l'endosser les uns après les autres. Nous le ferons ensuite escompter par Mme Harpagon, et nous t'en donnerons le montant, à charge de revanche à la première occasion.

— Comme vous voudrez : disposez de ma signature, de la signature Robert et compagnie en toutes circonstances.

L'intérêt honnête s'éleva à cinquante pour cent pour trois mois, ce qui faisait deux cents pour cent à l'année. Madame Harpagon n'y allait pas de main morte. Voilà donc Robert redevenu brillant. Il avait rompu le charme. La fortune désormais ne devait plus lui tenir rigueur. Elle lui joua même un petit tour de sa façon : Robert reçut, pour ses services pendant le coléra, une médaille, genre de récompense qui est presque toujours au-dessous du mérite de l'impétrant. Robert crut d'abord à une mystification, et y trouva un peu de sel, car il n'avait jamais témoigné le moindre goût pour cette espèce de quinquillerie. Mais le choléra mentionné dans le brevet lui rappela qu'il était un grand homme.

Robert reçut donc le coup en pleine poitrine, sans broncher. Néanmoins il tourna et retourna longtemps l'objet dans ses mains, comme s'il se fût demandé quelle était la manière de s'en servir.

— Au fait, se dit-il, le ruban fera très bon effet à ma boutonnière quand j'irai au Prado ou à la Grande-Chartreuse ! Quel genre !

Mais le souvenir de Pauline traversa soudain sa pensée. Il ajouta en soupirant comme un simple berger :

— J'aimerais bien mieux une fleur des champs cueillie de sa main.

A peine les journaux eurent-ils répandu cette honorifique nouvelle dans le quartier latin, que le domicile de Robert fut envahi par ses amis, qui l'entraînèrent dans le café le plus fréquenté des écoles. Robert y reçut les félicitations unanimes de ses camarades, accompagnées de nombreux bols de punch.

Le lendemain on lui offrit un banquet.

Le surlendemain un déjeuner.

Le cinquième jour son oncle le juge d'instruction vint le féliciter en personne et lui fit délicatement accepter un billet de mille francs.

Le sixième jour il reçut de son oncle le président du tribunal de Limoges une lettre de félicitations illustrée d'un billet de mille francs.

Robert croyait rêver.

Tout semblait s'entendre pour tuer le souvenir de Pauline dans le cœur de l'étudiant. Mais c'était en vain.

Un beau jour Robert, las de bonheur, se trouva le plus malheureux des hommes. Il courut chez la voisine ; elle ne put lui donner de nouvelles de Pauline. Depuis les succès de Robert, elle avait cessé de venir dans la maison. Si la fortune nous donne beaucoup d'amis, elle nous enlève souvent les plus sincères. La jeune fille continuait d'envoyer des secours à la veuve, mais elle ne paraissait plus.

— Dites-moi au moins son nom ! s'écria Robert.

— Impossible ! répondit la voisine.

— Sa demeure ?

— Pas d'avantage.

Il offrit un de ses deux billets de mille francs, le seul qui lui restât.

— Ce que vous faites là est mal, dit la voisine. Si vous n'étiez pas amoureux, je vous en voudrais. Ecoutez la raison. Mlle Pauline est ma bienfaitrice ; je ne puis la trahir. Certes, je voudrais bien vous voir d'accord, car vous vous aimez.

— C'est-à-dire que je l'aime.

— Et elle donc ! Si vous l'aviez entendue parler de vous, quand vous étiez malheureux ! Oh ! elle vous aime plus que vous ne l'aimez peut-être.

— Comment ! elle m'aime ! s'écria Robert. Est-ce possible ? Et moi qui ne m'en étais jamais aperçu !

— Oui, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de lui faire une proposition de mariage la première fois que vous la rencontrerez, si toutefois vous vous en sentez le courage.

— Comment ! il faudrait du courage pour épouser Pauline ?

— Beaucoup pour un homme comme vous.

— Pourquoi cela ?

— C'est le secret.

— Avoir du courage pour épouser une jeune fille charmante, sage, bien élevée, et très riche, selon toute apparence !

— Elle est tout cela.

— Mais savez-vous seulement, en supposant que j'aie ce grand courage, savez-vous si on me l'accorderait ?

— Sa mère fait toutes ses volontés.

Après cet entretien, Robert fut plus malheureux qu'avant. A quelques jours de là, par un matin de printemps, tandis qu'il promenait ses mélancolies sous les tilleuls du Luxembourg, il rencontra la jeune fille, fraîche, toute parfumée, comme une des fleurs nouvellement écloses du parterre, et seule, ainsi que de coutume.

Pauline voulut se détourner et fuir ; mais la biche qui a reçu la flèche au cœur ne court pas loin. La pauvre enfant sentit ses jambes trembler, et pour ne pas tomber, elle fut obligée de s'appuyer au bras de celui dont elle voulait se sauver. Ils se promenèrent pendant trois heures, causant parfois de choses intimes, et parfois aussi ne se disant rien, ce qui est bien plus éloquent encore. Bref, Pauline finit par avouer qu'elle aimait. Robert n'avait plus de mots pour exprimer combien il était ravi ; mais tout à coup il tressaille : il vient de penser au mariage !

— Parbleu, s'écria-t-il, j'allais oublier cela !

— Quoi donc ? dit Pauline.

— De vous demander si vous voulez bien être ma femme. On dit que vous faites toutes vos volontés.

Pauline était devenue pâle comme les statues du jardin.